

Charles Péguy (1873-1941)
Extraits de la Note conjointe sur
M. Descartes et la philosophie
cartésienne (écrite en 1914, publication posthume)

(p. 23) Le propos de Corneille est gracieux lui-même. Il s'agit de montrer comment la grâce opère. Notre pauvre propos au contraire, et au complémentaire, est ingrat. Il est disgracieux. Il s'agit malheureusement de montrer comment la grâce n'opère pas.

Tant qu'on est du côté de la grâce ce ne sont que merveilles et éblouissements. Il reste malheureusement à se demander pourquoi tout n'est pas du côté de la grâce.

Je me rends bien compte moi-même, qu'on le croie, de l'espèce de bassesse qu'il y a et à analyser, et à commenter une œuvre comme Polyeucte, et à essayer de dresser quelle mauvaise table complémentaire, quel mauvais inventaire de complémentation. Mais au point où nous en sommes il faudra passer par cette bassesse encore. Le problème que nous nous posons est le problème même de l'historien. Et c'est moins celui du théologien que si je puis dire de l'historien de la matière théologique. (Le théologien étant, dans ce système de langage, le théoricien de la matière théologique).

Que l'on me pardonne donc, et que je me pardonne à moi-même d'analyser, de commenter, de compléter cette œuvre incomparable. Au point où nous en sommes cette bassesse est devenue inévitable.

[...]

(p.24) Or si la philosophie bergsonienne a été la première dans l'histoire du monde qui ait été à la mémoire (et en elle à l'histoire) comme au cœur de la difficulté, si la philosophie bergsonienne a été la première dans l'histoire du monde qui soit allée directement et centralement et par une démarche qui a tous les caractères de la démarche directe et immédiate du génie, si elle est la première qui soit allée axialement à matière et mémoire comme aux deux termes, aux deux pôles rapidement dégagés du problème le plus profond, qui ne voit par ce nouvel aspect, qui ne revient à voir, qui ne recommence à voir quel immense commandement la philosophie bergsonienne, pour la première fois dans l'histoire du monde, nous a donné sur les difficultés profondes, sur les difficultés centrales et axiales de ce problème de la grâce qui est sans doute lui-même le plus profond problème chrétien.

[...]

(p. 25) Eh bien dans un système bergsonien, (je ne dis pas dans le système bergsonien), cette mort matérielle, temporelle, normale et non irrégulière, essentielle pour ainsi dire et non accidentelle, régulière et non anormale, physiologique et non mécanique, cette mort usuelle de l'être, cette mort usagère est atteinte quand l'être matériel est plein de son habitude, plein de sa mémoire, plein du durcissement de son habitude et de sa mémoire, quand tout l'être matériel est occupé par l'habitude, la mémoire, le durcissement, quand toute la matière de l'être est occupé à l'habitude, à la mémoire, au durcissement, quand il ne reste plus un atome de matière pour le nouveau qui est la vie.

En ce sens et dans ce système la mort pour ainsi dire essentielle de l'être est obtenue, est atteinte quand l'être atteint la limite de son habitude, la limite de sa mémoire, la limite du durcissement de son habitude et de sa mémoire. En d'autres termes, et comme il fallait s'y attendre, la mort est la limite de l'amortissement.

Ou ce qui revient au même elle est la limite du vieillissement.

C'est cela le bois mort. La mort est la limite de la plénitude de la mémoire, la limite de la plénitude de l'habitude, la limite de la plénitude du durcissement, vieillissement, amortissement.

Quand toute la matière est consacrée à la mémoire, il y a mort.

Quand toute la matière d'un être, toute la matière dont il peut disposer est affectée à la mémoire, (au vieillissement, durcissement, amortissement, habitude), quand il n'y a plus un atome de matière de libre, alors on atteint cette limite qui est la mort.

(La mort matérielle, physiologique).

(Et par là encore on aperçoit la liaison profonde, la triple liaison profonde de la liberté avec la grâce et avec la vie. Et qu'il y a une gratuité commune des trois. Et que le déterminisme, (dans la mesure où il est pensable), (je ne me charge pas de le penser), (et que A donne B sans cesser d'être A et sans devenir B, qui lui-même n'est pas A, n'est plus A), et que le déterminisme physique et métaphysique n'est peut-être que la loi des résidus. De ce qui incessamment tombe.

Le déterminisme, (dans la mesure où il est pensable), serait la loi de l'immense déchet).

(Et s'il n'est pas pensable par une pensée vivante, par un être pensant, c'est précisément peut-être parce qu'il est la loi de ce qui n'est plus dans le vivant, de ce qui n'est plus dans l'être, du déchet).

Un être qui meurt est un être qui arrive à ce point, à cette limite, d'être complètement envahi, complètement

occupé par son déchet, par l'immense déchet de sa mémoire.

La poudre et le débris, l'immense débris de son habitude.

Du bois mort, c'est du bois extrêmement habitué. Et une âme morte c'est aussi une âme extrêmement habitué.

Du bois mort, c'est du bois habitué à sa limite. Et une âme morte c'est aussi une âme habituée à sa limite.

Et il est extrêmement remarquable que la mort spirituelle, que la mort de l'âme est représentée dans le langage traditionnel de l'Église comme le résultat (et nous pourrions dire comme la limite) d'un durcissement. Il faut se garder de voir là une métaphore. D'ailleurs il n'y a jamais de métaphore. Quand on parle de l'endurcissement final et de l'impénitence finale il faut bien entendre un phénomène réel d'induration qui rend l'âme comme un bois mort. C'est bien une incrustation spirituelle, un revêtement de l'habitude qui empêche désormais l'âme d'être mouillée par la grâce.

[...]

(p. 26-27) Que d'autres cherchent des querelles littérales. La lettre tue. Pour moi comment ne pas voir déjà, et en attendant peut-être tant d'autres aspects, comment ne pas voir une parenté profonde, un mystérieux accord dans la profondeur de pensée, comment ne pas voir une démarche et un approfondissement parallèle entre cette vieille formule traditionnelle de l'enseignement de l'Église que la mort spirituelle est le résultat d'un durcissement et ces théories profondes de la mémoire et de l'habitude qui sont une des irrévocables conquêtes de la pensée bergsonienne.

Que d'autres nous cherchent ici de misérables querelles. Nous nous en expliquerons peut-être un jour. Aujourd'hui je ne veux que voir ce que je vois. Je vois que la pensée chrétienne, exprimée dans une des plus vieilles et des plus traditionnelles formules de l'enseignement de l'Église, et la pensée bergsonienne, exprimée partout dans l'œuvre de notre maître, et notamment dans *Matière et Mémoire*, (*essai sur la relation du corps à l'esprit*), et dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, procèdent par une démarche à ce point parallèle, pénètrent dans les réalités spirituelles, par un approfondissement à ce point parallèle et parent que nous ne sommes entrés dans le plein de l'intelligence de cette vieille formule de l'enseignement de l'Église qu'armés du plein du sens et de l'intelligence et de l'éclaircissement de la pensée bergsonienne.

Oui l'Église et l'enseignement de l'Église a toujours dit que la mort spirituelle était le résultat d'un durcissement et que l'impénitence finale était un durcissement final. Mais qui ne voit que le plein du sens de cette formule, et non seulement le plein mais l'extrême rigueur et exactitude, qui ne voit que cette formule n'est vidée de tout son contenu, qui ne voit que le plein du contenu de cette formule n'apparaît, (et par conséquent n'est apparu dans l'histoire du monde), que pour celui qui est éclairé des lumières de la pensée bergsonienne.

Oui l'Église et l'enseignement de l'Église a toujours dit que la mort spirituelle, que la mort de l'âme était le résultat d'un final durcissement. Mais qu'est-ce à présent, tout-à-fait au fond, que le durcissement. Qu'est-ce que la sclérose, métaphysiquement. Et ainsi qu'est-ce qu'un durcissement final. En quoi consiste-t-il au juste. En quoi est-il essentiellement et aussi exactement mortel. En quoi est-il un acheminement infaillible à la mort et le seul chemin de la mort et la seule mort même, voilà ce que nous n'avons pu approfondir qu'armés des résultats des approfondissements bergsoniens, voilà ce que nous n'avons pu voir qu'armés des résultats des éclaircissements bergsoniens.

Oui l'Église et l'enseignement de l'Église a toujours dit que la mort spirituelle était le résultat d'un durcissement. Mais ce que c'était que le durcissement même et en lui-même, ce que c'était que le durcissement dans l'être même, c'est la pensée bergsonienne qui nous l'a approfondi au fond, c'est la pensée bergsonienne qui nous l'a éclairé au juste.

Car il a fallu que la pensée bergsonienne vînt dans le temps, il a fallu que la pensée bergsonienne vînt dans l'histoire du monde et que fussent enfin pénétrées au fond les réalités métaphysiques de la matière, de la mémoire, de l'habitude, du vieillissement, du durcissement, pour que fût aussi éclairée et pénétrée cette liaison profonde de la mémoire, de l'habitude, du vieillissement, du durcissement à la mort.

Grâce à Bergson et grâce à la pensée bergsonienne quand nous parlons de la matière et de la mémoire et de la liaison de la matière à la mémoire, quand nous parlons de l'habitude, du vieillissement, du durcissement nous savons enfin ce que nous disons, nous le savons au juste, nous le savons au fond ; et par là et en cela nous connaissons le mécanisme de l'acheminement à la mort spirituelle ; et par là et en cela nous connaissons le mécanisme de cette hébétude, de cet émoussement d'habitude qui rend, qui

finit par rendre une âme impénétrable aux infusions de la grâce.

C'est dire que par là et en cela nous connaissons le mécanisme de cette limitation de la grâce, ou enfin de l'action de la grâce, qui est devenu, qui fait présentement l'objet de notre malheureuse étude.

[...]

(p. 30-31) (J'ouvre ici une parenthèse ; et qu'on se rassure : je la fermerai. Je la fermerai même tout près d'ici. Que la bataille livrée autour de M. Bergson et de la révolution bergsonienne soit à ce point furieuse c'est dans l'ordre. Mais qu'elle soit à ce point livrée à l'envers, c'est dans le désordre.

Qu'elle soit à ce point acharnée, c'est généralement ainsi que le monde accueille la pensée. Qu'elle soit généralement méchante, j'y consens encore : c'est généralement ainsi que le monde accueille la bonté.

Mais qu'elle soit à ce point livrée à l'envers, j'avoue que cela continue à me sembler une gageure. Ici encore il faut distinguer. M. Bergson a des ennemis qui sont dans l'ordre et des ennemis qui sont dans le désordre. Il a des ennemis qui sont à l'endroit et des ennemis qui sont à l'envers.

Que les positivistes combattent l'homme qui a pour éternellement délié le positivisme, c'est une bataille directe, c'est une bataille loyale et à l'endroit.

Que les matérialistes combattent, et même à fond, l'homme qui a pour éternellement délié le matérialisme, je déclare que c'est leur office. Ils livrent une bataille directe loyale et à l'endroit.

Que les déterministes combattent, et implacablement, l'homme qui a pour éternellement délié le déterminisme, j'irai jusqu'à dire en un sens qu'ils ne font que leur devoir. Puisqu'ils sont chargés d'être déterministes et qu'ils défendent cette thèse et qu'ils occupent cette position. Ils livrent une bataille directe, loyale, à l'endroit.

Mais que l'homme qui a réintroduit la liberté dans le monde ait contre lui, et à ce point, les politiciens de la liberté ; que l'homme qui a arraché la France aux servitudes intellectuelles allemandes ait contre lui, et à ce point, les politiciens d'une action dite française ; que l'homme qui a réintroduit la vie spirituelle dans le monde ait contre lui, et à ce point, les politiciens de la vie spirituelle, voilà ce que je nomme un retournement et une gageure et un scandale voulu et une bataille à l'envers ; ou plutôt une triple bataille à l'envers. Et voilà ce qui ne se comprendrait pas si nous ne savions que nous vivons précisément dans le retournement diamétral des partis ; et généralement si

nous ne savions que les partis politiques sont les diamétralement contraires aux mystiques dont ils prétendent être les prolongements. Rien n'est contraire aux mystiques de la liberté comme les politiciens de la liberté. Rien n'est contraire aux mystiques françaises comme les politiciens de l'action française. Rien n'est contraire aux mystiques de la vie spirituelle comme les politiciens de la vie spirituelle.

J'avouerai toutefois que je ne suis pas surpris que les politiciens français de la vie spirituelle aient aussi hâtivement réussi à faire condamner la pensée de M. Bergson par la bureaucratie romaine. Il était tout naturel qu'une bureaucratie, quelle qu'elle fût, fût prévenue contre la philosophie, contre la pensée qui s'est élevée le plus diamétralement, ainsi que nous venons de le voir, qui l'est contrariée le plus diamétralement à l'habitude, au vieillissement, à la momification, à la bureaucratie, à la mort.

[...] (p. 32) Je ne suis pas polémiste. J'ai préféré aujourd'hui suivre une pensée. Et elle nous a menés loin. M. Bergson n'est pas chargé d'être catholique. Il n'est même pas chargé de rédiger le Symbole des Apôtres. Il n'est même pas chargé de formuler une théorie de la grâce. Et il n'est même pas chargé d'avoir découvert la deuxième Espérance. Mais je viens de montrer, et vraiment sans le faire exprès, que la théorie de la grâce et du jaillissement, hermétiquement articulée dans la théorie de la liberté de l'homme et de la désuétude, et que la théorie de l'espérance et du vieillissement ne donne son exactitude et son plein que pour une humanité qui a passé par la pensée bergsonienne. Et je vais plus loin. Et je dirai toute ma pensée, car je dirai : Si Dieu était servi à plein dans son Église, (il y est servi avec exactitude, mais avec une exactitude si maigre), il n'aurait peut-être pas besoin de se rappeler, quand il veut décerner une grande grâce de pensée, qu'il y a toujours là, et qu'il a toujours dans sa main le peuple de ses premiers serviteurs).

[...]

(p. 34-35) Telle est la pensée profonde du génie. Et nous rejoignons ici ce que j'écrivais dans ma première *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne*. En de telles matières il ne s'agit point tant de vaincre. Il s'agit de s'être bien battu. Se battre bien est de nous. La victoire n'est pas de nous. Le faible qui bat un autre faible, et un peu plus faible, n'a rien fait. Mais une grande pensée qui affronte une autre grande pensée, voilà ce qui réjouit le cœur de Dieu.

En de telles matières, (et peut-être en de telles matières seulement), une victoire vile n'est rien auprès d'une défaite noble, une victoire faible n'est rien auprès d'une victoire forte.

Le faible qui en bat un plus faible, la belle avance. Mais une grande pensée qui affronte une autre grande pensée, quelle magnifique offrande.

C'est la grandeur, c'est la beauté, c'est la noblesse du combat qui est tout pour le regard pour qui seul ce combat est livré. En vue de qui seul ce combat est livré. Et ensemble c'en est la pureté. Et ensemble c'en est la loyauté. La fidélité aux règles du jeu.

La fidélité aux règles du jeu n'est pas seulement une fidélité de forme. Et c'est le propre de la fidélité que toute fidélité se tient et que toute fidélité est une fidélité de fond.

La fidélité aux règles du jeu est la suprême décence ; et la première et l'indispensable et la plus simple décence, quand on pense pour qui, devant qui on joue.

[...]

(p. 46-47) Car il faut bien s'entendre quand on dit, (avec les contemporains de Corneille et avec Corneille lui-même), (mais il était pour lui-même un assez mauvais contemporain), que toute tragédie de Corneille présente un conflit entre la passion et le devoir, conflit qui se termine toujours par le triomphe du devoir. Lui-même il parlait ainsi et il en convenait, mais c'était un être qui manquait essentiellement d'orgueil, de l'orgueil le plus juste, et qui défendait mal son œuvre devant les critiques, et qui défendait mal son génie devant les contemporains, et qui rendait les armes, et qui condescendait volontiers, et qui disait comme eux. Quand il déclarait, comme les autres, et peut-être avant les autres, que sa tragédie était, représentait un conflit du devoir et de la passion, et qu'il donnait à entendre et même quand il disait que le devoir triomphait et devait toujours triompher de la passion, et quand il donnait à entendre et même quand il disait que le devoir est une grandeur et une noblesse et que la passion est une faiblesse et certainement une bassesse, il s'appliquait à être de son temps et à parler le langage de tout le monde. Il s'appliquait à parler le langage de son siècle. Et de tout son siècle. En un mot il s'appliquait à parler cartésien.

Et même très sincèrement, parce qu'il manquait d'orgueil, à être cartésien.

C'est pourtant l'entendre bien mal, à la fois inexactly et fausement, que de se représenter son génie et son œuvre uniquement comme le théâtre d'un

conflit entre le devoir et la passion, conflit où le devoir, grandeur et noblesse, triomphe finalement de la passion, faiblesse et bassesse.

[...] Il ne faut jamais croire un poète sur ce qu'il dit. Corneille moins que tout autre. À cause de ce grand manque d'orgueil, et qu'il en manquait plus que tout autre, et par suite à cause de cette grande et admirable naïveté. Pour lui plus que pour tout autre il faut faire attention à ce qu'il a fait, et non pas à ce qu'il dit qu'il a fait. Il dit qu'il a fait le conflit du devoir et de la passion. Mais il a fait l'immense débat, l'immense liaison et déliaison de l'honneur et de l'amour. L'amour est un plaisir, l'honneur est un devoir.

Ne l'en croyons pas. L'amour, (je dis dans son système de pensée, dans son système de sentiment, et dans sa poétique, et dans son système de la vie), l'amour est un honneur, et l'honneur est aimé. Ou alors je dirai plus. Pour ces admirables jeunes gens, près de qui tout est vieux, près de qui tout est ridé, l'amour est un plaisir et l'honneur aussi et l'honneur ensemble est un plaisir ou plutôt l'amour est un plaisir et l'honneur ensemble est le même amour et le même plaisir. Ils aiment tout, dans leur jeunesse, ils aiment tout d'amour, et l'honneur plus que tout.

[...] (p. 48) Il faut relire *Le Cid*. Ou plutôt il faut le lire pour la première fois, et nous-mêmes d'un regard inhabitué.

[...] (p. 72-73) Un immense passé n'a pu donner un plus immense et universel futur qu'en passant par un certain point de fécondité, par un certain point de génération du présent.

Un public passé n'a pu donner un plus public et universel futur qu'en passant par un certain point de secret du présent. L'être de Moïse n'a pu donner l'être de Jésus qu'en passant par un certain point d'être.

Le peuple de Moïse n'a pu donner le peuple de Jésus qu'en passant par un certain point de peuple. Les immenses prophéties n'ont pu donner les immenses et universels Évangiles qu'en passant par un certain point qui fût ensemble et la plus haute prophétie et l'aube des Évangiles. Et ce point ce fut précisément le point de cette annonce faite à Marie.

Car en pareille matière, en matière d'événement et en matière de promesse, il ne suffit pas que le jour succède au jour et l'effet à la cause et l'événement à l'annonce et la tenue à la promesse. Il faut encore qu'il en procède et qu'il en naisse.

Le ministère du présent n'est pas seulement un ministère de date. Il n'est pas seulement un ministère chronologique.

Le présent est un certain point d'une nature propre. Il est un point de nature et un point de pensée.

Le ministère du présent n'est pas seulement de regarder passer. Il est de faire passer.

Le ministère du présent n'est pas seulement de regarder vieillir. Il est de faire vieillir.

Il n'est pas seulement le spectateur, qui regarde passer le temps. Il est le centre et l'agent même et le point de passée du temps.

Le point de passage est déjà en même temps le point de passée.

Le présent n'est point inerte. Il n'est pas seulement spectateur et témoin. Il est un point d'une nature propre et tout passe par ce point et Jésus même, étant homme et temporel, y a passé et l'advenue, l'événement, la survenue de Jésus sur Moïse, de la nouvelle loi sur l'ancienne loi, du monde chrétien sur le monde antique, de la grâce sur la nature, des Évangiles sur les prophéties n'est pleinement évaluable et pleinement saisissable, sinon pleinement intelligible que pour celui qui a considéré la singulière advenue, l'événement, la survenue du futur sur le passé par le ministère du présent. Ce qu'il y a de propre et de libre dans cette advenue, dans cette survenue est au germe de ce qu'il y a de singulier et de propre dans l'événement, de ce qui n'était qu'une annonce, dans la tenue de ce qui n'était que la promesse.

Mais je le demande à présent quelle est la philosophie qui pour la première fois dans l'histoire du monde a attiré l'attention sur ce qu'avait de propre l'être même et l'articulation du présent. Quelle philosophie, sinon la philosophie bergsonienne. Quelle pensée, pour la première fois dans l'histoire de la pensée, sinon la pensée bergsonienne. Quelle philosophie, quelle pensée a non seulement la première attiré l'attention mais est la première allée la plus avant. Qui a vu que là même était le secret du problème, que la déliaison du mécanisme était là, que la déliaison du déterminisme était là, que la déliaison du matérialisme était là. Qui a vu qu'en ce point était le secret de toute la bataille. Et que tant que l'on considérerait le présent comme une simple date, comme les autres, parmi les autres, après d'autres, avant d'autres, tant que l'on considérerait le présent comme le passé d'aujourd'hui, comme le passé instantané, comme le instantanément

passé, comme la limite en par ici du passé, comme le passé à la limite en par ici, comme le plus récent et l'instantanément et le à la limite enregistré on demeurerait lié soi-même dans les ligatures raides du déterminisme, du matérialisme, du mécanisme. Car on prenait le présent à l'envers. On prenait ce point du présent de l'autre côté. Car on le prenait comme la dernière ligne inscrite, on le prenait comme le dernier point acquis, comme le dernier point de l'inscription. Au lieu qu'il est le premier point non encore engagé, non encore arrêté, le point encore en cours d'acquisition, en cours d'inscription, la ligne en cours qu'on l'écrive et inscrive. Il est le point qui n'a point encore les épaules prises dans les momifications du passé.

[...] (p 81) Il amasse du bien, dit-on. Non, il amasse ce pour quoi il a vendu son bien.

C'est un contre amassement, l'amasement d'un contre trésor. Vous n'aurez point des trésors sur la terre.

On dit innocemment. On emploie des verbes innocents et censément vertueux. Et parce qu'on tait le complément direct, parce qu'on ne pense pas si le complément direct sous-entendu est l'objet, la force, ou l'argent qui est un contre objet et une contre force, ces verbes prétendus vertueux recouvrent une turpitude, la plus sordide avarice.

C'est ici un de ces contre sens de rien, presque purement verbaux et grammaticaux, presque purement de vocabulaire, qui perdent un monde.

C'est un de ces abus de langage, qui ne sont rien, dont le mécanisme est tout simple, qui perdent un monde.

Et il faut se rappeler ici tout ce que notre maître Bergson a écrit et dit sans cesse de l'usage et des abusements du langage. Et ainsi nous retrouvons notre maître partout, non seulement dans les grandes zones et dans les approfondissements de la pensée mais à chaque instant dans le mode et dans le quotidien travail.